

de bien, comme l'appelle Montaigne. L'enthousiasme qui rêve la perfection trouvait, dans la sagesse et la droiture de ses sentiments, son contre-poids et sa règle. A une époque où l'ardeur des réformes était téméraire et aveugle, il sut demeurer l'ennemi de ces nouveautés « qui coustoient si cher au pauvre Etat de France. » Enfin l'homme privé, le citoyen, le magistrat, le littérateur se montrèrent constamment en lui dignes l'un de l'autre. Parmi les travaux les plus remarquables consacrés à La Botie, nous citerons ceux de MM. Feugère, Lamennais, Vermorel, Hallam et Payen, dont nous nous sommes servi pour cette notice.

BOETIUS (Sébastien), théologien protestant, né à Guben en Lusace en 1515, mort en 1573. Après avoir étudié quelque temps la théologie sous Melancthon et Luther, à l'université de Wittenberg, il dirigea quelques années l'école d'Eisenach, puis fut nommé surintendant à Mulhausen. Ardent luthérien, il combattit à la fois les catholiques et les anabaptistes, se vit obligé de résigner sa place, et, s'adressant à ce sujet aux habitants de Mulhausen, il leur dit, entre autres choses, ces paroles caractéristiques : « Puisque vous avez résolu de ne pas suivre la parole de Dieu et du Christ notre Seigneur, mais celle des hommes, que le diable soit votre pasteur. » Il mourut après une vie agitée et remplie par de vaines querelles théologiques. On a de lui, outre une oraison funèbre de l'archevêque Sigismond, un index intitulé : *Conglutorum quorundam errorum in catechesi Wittebergensi*, etc. (1571, in-4°).

BOETIUS (Christian-Frédéric). V. BOËCE.

BOETIUS-ÉPO, juriconsulte flamand, né à Roorda en 1529, mort à Louvain en 1599. Il s'adonna avec passion à l'étude, fit à vingt ans des leçons publiques sur Homère, se convertit au calvinisme, qu'il ne tarda pas à abandonner, et composa un grand nombre de traités, principalement sur le droit civil et le droit canonique. Son ouvrage le plus important a pour titre : *Antiquitates ecclesiasticae*.

BOETTCHER (Jean-Frédéric), inventeur de la porcelaine de Saxe, né près de Reuss en 1685, mort en 1719. Étant entré fort jeune chez un nommé Zörn, pharmacien à Berlin, et ayant entre ses mains un ouvrage sur la pierre philosophale, Boettcher s'adonna avec passion à l'alchimie, et passa bientôt pour avoir trouvé le secret de faire de l'or. Forcé de fuir pour ne pas être arrêté, il se rendit en Saxe. L'électeur Frédéric II, ayant entendu parler de Boettcher, le fit venir à Dresde, lui demanda de faire de l'or, et, pour s'assurer de sa personne, il ordonna de l'enfermer dans la forteresse de Königstein. Après trois ans d'inutiles essais, Boettcher réussit à s'évader (1704), mais fut repris, ramené à Dresde, et parvint, vers 1705, à fabriquer avec une espèce d'argile rouge des environs de Meissen une porcelaine peu inférieure à celle de la Chine, déjà connue en Europe. Ce fut lui qui établit la célèbre manufacture de Meissen (1710). Comblé de présents et anobli, Boettcher s'occupa jusqu'à sa mort du perfectionnement de ses procédés.

BOETTCHER (Jean-Frédéric), médecin allemand du XVIII^e siècle. Il exerça son art à Berlin, puis dans la Prusse orientale, et publia en allemand plusieurs ouvrages, notamment : *Traité sur les maladies des os, des cartilages et des tendons* (1782-1792, 3 vol. in-8°); *Divers écrits de médecine et de chirurgie* (1791, in-8°); *Observations sur l'organisation médicale, les hôpitaux* (1800, in-8°).

BOETTCHER (Christian), peintre allemand, né en 1818, près d'Aix-la-Chapelle, étudia le dessin à l'Académie de Düsseldorf. Après avoir essayé ses forces dans la peinture de genre, cet artiste laborieux adopta définitivement les scènes rustiques et pastorales, et ce que l'on pourrait appeler le genre enfantin. La campagne et la forêt, les paysans et les enfants, lui ont inspiré une foule de petits tableaux et de grandes compositions, où le naturel et le sentiment dominent. Quelle que soit l'importance de la peinture historique, le genre ainsi compris ne lui est pas inférieur. Citons : *Un soir dans la forêt Noire*; le *Soir de combat*; le *Retour de la fête*; les *Jeunes villageois du Rhin*, etc.

BOETTGER ou **BOETTCHER** (Christophe-Henri), médecin allemand, né à Cassel en 1737, mort en 1781. Il pratiqua son art dans sa ville natale, s'occupa beaucoup de botanique, et fut chargé d'enseigner cette science à Cassel, où il termina sa vie. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Description des eaux minérales et des bains de Hofgeismar* (1772); *Description du jardin de botanique de Cassel* (1777); *Catalogue des arbres et des arbustes étrangers et indigènes que l'on trouve dans les parcs et les jardins anglais établis à Weissenstein* (1777).

BOETTGER ou **BOETTCHER** (Johann-Gottlieb), graveur allemand, né en 1763, élève de J.-G. Schulz, travailla à Leipzig et à Dresde, et mourut en 1825. Il a gravé au burin : l'*Amour et Psyché*, d'après Schenau; la *Madeline*, d'après le Corrège; un *Bivouac de cosaques*, d'après Geisler; *Calliope*, d'après Ang. Kauffmann; *Ganymède* et une *Vestale*, d'après Vogel; le portrait de l'empereur Rodolphe, etc.

BOETTGER (Adolphe), poète et traducteur allemand, né en 1815 à Leipzig, est le fils du lexicographe de ce nom. Auteur de plusieurs

recueils de poésies, souvent réimprimés, il n'a pas obtenu un moindre succès par les belles traductions qu'il a données de la littérature anglaise. Ses poésies sont pleines de grâce et d'élégante facilité. Parmi ses œuvres originales, nous citerons : *Agnès Bernarmer*, drame (1845, 3 éd.); *Poésies* (1846, 6 éd.); *Chant de la Saint-Jean* (1847); *Sur le Wartbourg* (1847); *Un conte de printemps* (1849, 3 éd.); le *Pèlerinage des esprits des fleurs* (1851); les *Ombres* (1856), etc. Ses traductions des grands poètes anglais comprennent : les *Œuvres complètes* de Byron (1840-1850, 12 vol.); plusieurs pièces de Shakespeare : *Tout ce qu'il vous plaira*, le *Song d'une nuit d'été*, *Beaucoup de bruit pour rien* (1848-1853); les poésies de Pope (1842, 4 vol.), de Goldsmith (1843), de Milton (1846), d'Ossian (1847).

BOETTCHER (André-Jules), médecin allemand, né en 1672 à Wolfenbüttel, mort en 1719. Après avoir professé l'anatomie, la chirurgie et la botanique à Giessen, il fut chargé d'occuper une chaire de pathologie à Helmstedt. Il a laissé plusieurs écrits en latin, entre autres des *Dissertations sur les os* (1698-1700); *De Fatis medicorum* (1701, in-4°); *De Respiratione fetus in utero* (1702); *De Peste* (1712), etc.

BOETTCHER (Jean-Théophile), médecin allemand, qui florissait à Hambourg au XVIII^e siècle. Il a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De pestilentia* (1705, in-4°); *Morborum malignorum explicatio* (1713); *De vera fluidi nervi existentia* (1721, in-4°); *Description de la peste et de la maladie des bêtes à cornes régnant dans les provinces danoises et allemandes* (1743, in-8°).

BOETTIGER (Charles-Auguste), savant allemand, né à Reichenbach (Saxe) en 1760, mort en 1835. A la suite de quelques revers de fortune, Boettiger fut obligé de chercher des ressources dans l'enseignement, d'abord à Dresde, puis à Guben. Herder lui fit obtenir la direction du gymnase de Weimar; dans cette ville, il connut Wieland, Schiller, Goethe; et surtout Meyer, qui décida de sa vocation pour l'archéologie. C'est à ce genre de travail qu'appartiennent les travaux qui l'ont fait connaître dans le monde savant. Parmi les principaux, il faut citer une dissertation sur les *Noxas adobrandines*, belle peinture antique; actuellement à la bibliothèque du Vatican; un *Essai des Furies, d'après les poètes et les artistes anciens*; et enfin *Sabine, ou la Matinée d'une dame romaine à sa toilette, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne*. Cet ouvrage, rempli d'érudition, est à la fois intéressant et spirituel; il donne des détails très-curieux sur l'art de la toilette à cette époque, art qui a toujours été le principal objet des préoccupations féminines. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, en mettant sous leurs yeux quelques-uns de ces tableaux si agréablement tracés; ils verront que les femmes d'aujourd'hui ont les mêmes préoccupations que celles d'autrefois, que les mêmes inventions se retrouvent à vingt siècles de distance, et que Salomon a eu raison de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, pas plus pour les Romaines que pour nos contemporaines. Déjà la toilette était une question de la plus haute importance, et le boudoir du I^{er} siècle ressemble fort à celui du XIX^e. Voici ce que dit Lucien des femmes de son temps. Cette critique de Lucien, le Voltaire de son siècle, fera sans doute plaisir à nos petites dames à la mode, en leur prouvant que le maquillage, qui leur est si souvent et si amèrement reproché, est aussi vieux que le monde; qu'il a des rides et des cheveux gris : « Si quelqu'un voyait ces dames au moment où enfin elles se réveillent, il croirait rencontrer un singe ou un babouin, ce que nous regardons comme de mauvais augure à notre première sortie. Aussi se renforcent-elles alors avec tant de soin, qu'il est impossible que l'œil d'un homme puisse pénétrer jusqu'à elles. Elles s'entourent d'un cercle d'esclaves et de vieilles complaisantes, qui s'empressent de faire revivre sur le visage de leur maîtresse les traits que la nuit a détruits. Se laver les yeux avec de l'eau fraîche en se levant, et courir gaiement à ses affaires de ménage, serait regardé comme une affectation ridicule du bon vieux temps. Il faut avant tout employer les poudres, les pommales, les peintures; tout cet attirail ressemble à un cortège; chaque femme de chambre, chaque esclave, porte un des objets nécessaires à la toilette. L'une tient un bassin d'argent, l'autre tient un vase de nuit, la troisième un pot à eau; d'autres encore le miroir, et autant de boîtes qu'il peut y en avoir dans une pharmacie; et toutes ces boîtes ne contiennent que des choses que l'on ne voudrait laisser voir à personne. Dans l'une sont des dents et des drogueries pour les gencives; dans l'autre des papiers et des sourcils, et de quoi donner un nouveau crépi à la beauté déchuë. Mais c'est surtout à la coiffure qu'on emploie le plus d'art et de temps. Quelques femmes, qui ont la manie de changer leurs cheveux noirs en blonds, ou même en couleur d'or, les frottent avec une pomme de qu'elles font ensuite sécher au soleil le plus ardent. D'autres, à qui leurs cheveux noirs plaisent encore, prodiguent la fortune de leur famille pour les oindre avec les parfums de l'Arabie Heureuse. On fait chauffer des fers, pour avoir des boucles que la nature a refusées. Les cheveux doivent retom-

ber sur le front presque jusqu'aux sourcils, afin que ce siège des folâtres amours ne soit pas trop grand. Ceux de derrière flottent très-bas sur les épaules. » Est-ce d'une Romaine ou d'une Parisienne que parle Lucien? Si la Parisienne, le soir en se couchant, s'enduit la figure d'une couche épaisse de cold-cream, la Romaine a mis sur son visage une pâte faite de pain détrempé dans du lait d'ânesse, invention de la fameuse Poppée. Ce cataplasme s'était desséché pendant la nuit, et, au moment de son réveil, elle semblait avoir, comme le dit Juvénal, une tête de plâtre couverte de gerçures et de crevasses; quant au reste du visage, il était aussi méconnaissable, les dents, les sourcils, les cheveux; ayant été laissés sur la table de nuit. C'est cette ruine qu'il faut transformer en visage séduisant, art dans lequel ont excellé les femmes de tous les siècles. La Romaine a toutefois une supériorité que bien d'autres lui enviaient; elle a deux cents esclaves occupées uniquement à mener à bonne fin une œuvre aussi difficile. Les unes, appelées *cosmétètes*, étaient chargées de porter le fard, de mettre le rouge et le blanc, de peindre les sourcils, de nettoyer et de poser les dents. D'autres, tenant un bassin plein de lait d'ânesse encore chaud, en frottaient doucement le visage avec une éponge. Le lait d'ânesse jouait dans la toilette le même rôle qu'aujourd'hui notre poudre de riz. Certaines femmes s'en lavaient le visage soixante-dix fois par jour, nombre cabalistique et d'un heureux présage, selon les pythagoriciens. Quant aux pommales, aux essences qui servaient pour adoucir la peau, et que Varro appelait sans pincés à tendre le cuir, elles étaient sans nombre, et laissent bien loin derrière elles les boutiques de nos parfumeurs, malgré tous les progrès de la chimie moderne. Les sourcils se teignaient au moyen d'une poudre faite avec de la galène de plomb, de l'antimoine ou bismuth, comme on l'emploie encore à présent dans le Levant pour la composition du *surme*; usité dans les harems turcs. Quant aux dents postiches, elles étaient en ivoire, et des cercles d'or les fixaient dans les gencives. Leur usage n'était pas moins fréquent qu'aujourd'hui, et celles qui s'en servaient y avaient même ajouté un raffinement qui était loin d'être superflu; elles machaient un mastic de l'île de Chio, qui communiquait une bonne odeur à la bouche, et conservait aux dents leur éclatante blancheur. Ce mastic est encore employé à Constantinople, et l'île de Chio est grevée d'une redevance de plusieurs milliers de livres de cette précieuse gomme que fournit son sol. Une fois la figure faite, il fallait s'occuper de la tête, et songer à la coiffure; détail très-important dans une toilette de femme. On pourrait compter aujourd'hui celles de nos contemporaines qui ne portent pas de faux cheveux. Les Romaines furent longtemps avant d'arriver à cet abus; ce ne fut que sous l'empire que l'usage s'en établit. Chose curieuse, ce ne fut pas pour orner une tête trop dégarinée de cheveux, mais pour obéir à la mode, qui proclama la supériorité des chevelures blondes sur les brunes. Comme les Romaines actuelles du Transjèvre, les Romaines d'autrefois avaient de magnifiques cheveux noirs; elles devinrent jalouses des blondes tresses des filles de la Germanie, depuis surtout que Poppée eut couverts ses cheveux d'une poudre d'or; dès ce moment, le commerce des cheveux prit de grands développements à Rome, et les Gauloises et les Germanes des bords du Rhin vendirent les leurs pour orner les matrones romaines, comme naguère les esclaves des colonies anglaises se voyaient arracher leurs dents, qui allaient orner la bouche des pâles filles d'Albion. Les anciens ne connaissaient ni nos pommales ni nos cosmétiques, si malpropres et si repoussants; une aiguille d'argent, artistement ciselée, suffisait pour retenir les cheveux dans les coiffures les plus capricieuses; des coiffeuses, la bouche remplie de nard et de parfums précieux, les insufflaient sur la tête des dames avec une grande habileté. Quant aux coiffures elles-mêmes, elles revêtaient les formes les plus variées et les plus singulières. « Dans les temps les plus anciens de Rome, où rien ne portait l'empreinte du luxe et de la recherche, la coiffure la plus simple, et probablement aussi la plus ordinaire, consistait à tordre les cheveux, après les avoir séparés sur le front, et à en faire un bourrelet autour de la tête, quelquefois même sans les avoir séparés. Ce bourrelet était maintenu par une bandelette étroite, comme on le voit dans beaucoup de têtes de femme. Cette manière d'enrouler les cheveux était très-commode pour placer les couronnes, dont les dames mêmes ornaient leurs têtes pendant les sacrifices et aux jours de fête. La couronne était retenue par ce bourrelet naturel, et les monuments antiques prouvent que c'était la coiffure la plus habituelle des femmes grecques, qui savaient toujours unir la grâce à la simplicité. Les cheveux ainsi relevés, on les réunissait par derrière, ou sur le devant de la tête, par une espèce de nœud. Quelquefois aussi, après qu'on les avait noués derrière la tête, ils venaient encore se réunir sur le front, où ils formaient une élévation qui, dans les statues antiques, ressemble tantôt à un simple tortillon, tantôt à une ganse. Les vestales étaient les modèles que les femmes romaines affectaient d'imiter; et, comme elles portaient un voile qui, partant du haut de la tête, cachait leurs cheveux et

retombait sur les épaules, les femmes mariées avaient adopté cette parure, avec la seule différence qu'elles laissaient paraître sur le front quelques boucles de cheveux, arrangées avec art. La mode, cependant, vint bientôt ajouter à ce costume un nouvel ornement. On inventa, ou plutôt on emprunta des Grecs, une espèce de demi-cercle ou bandeau placé sur le front et entouré de cheveux avec tant d'art, qu'on ne voyait que la partie la plus saillante du demi-cercle sortir du milieu des cheveux pour former le diadème. » Les modes se multiplièrent bientôt à l'infini, et Ovide dit qu'il eût mieux aimé compter les glands d'un gros chêne que de faire l'énumération de toutes les coiffures usitées de son temps. Les épingles destinées à maintenir ces coiffures n'avaient pas moins de sept à huit pouces de long.

Les ongles ne réclamaient pas moins de soins et n'occupaient pas une moindre place dans la toilette d'une Romaine; comme les chaussures laissaient le dessus du pied à découvert, et comme des gants ridicules n'emprisonnaient pas les mains jusqu'au milieu des fesses et des repas, le soin apporté aux pieds et aux mains était extrême. Les riches avaient un esclave spécialement destiné à ce service; pour les autres, ils avaient recours au barbier. Celui qui se faisait lui-même les ongles était plus ridicule que ne le serait chez nous celui qui cirerait ses souliers. Durant toute cette longue et minutieuse toilette, l'élégante se contemplait dans un magnifique miroir d'argent qu'une esclave tenait devant elle. Ceux qui savent le caractère difficile, l'humour insupportable de toute femme à sa toilette, plaindront le sort des malheureuses créatures obligées de faire chaque jour l'impossible pour ramener les grâces de la jeunesse sur un front vieilli, sur une face usée par les années et les débauches. Ils les plaindront surtout en pensant au pouvoir despotique des maîtres sur les esclaves, qu'ils ne regardaient pas comme des hommes. Les esclaves d'une dame romaine la servaient nues jusqu'à la ceinture, afin qu'elles pussent sentir plus vivement les coups de leur capricieuse maîtresse. Une boucle allait-elle mal, un pli de la robe était-il de travers, la coquette impérieuse enfonçait dans les bras, quelquefois dans les seins de son esclave la longue aiguille qui servait à retenir ses cheveux; quelquefois, emportée par la colère, elle se jetait sur elle, la frappait, la battait, la foulait aux pieds, ou bien la faisait châtier, puis elle continuait froidement sa toilette aux cris de la malheureuse, dont le sang jaillissait quelquefois jusque sur elle. Si mille historiens n'affirmaient ces atrocités, on se refuserait à les croire; mais les preuves sont irrécusables, et un fait certain, c'est que les esclaves ont eu beaucoup plus à souffrir des cruautés de la femme que des violences du maître le plus barbare. Il paraît qu'aujourd'hui encore le traitement infligé par les grandes dames russes et par les créoles aux esclaves qui leur servent de femmes de chambre ne diffère guère de celui qui nous révolte si fort chez les Romaines.

La garde-robe la mieux fournie de nos élégantes eût paru bien mesquine à côté de celle d'une grande dame romaine, qui comptait des centaines d'esclaves occupés à filer, à tisser, à confectionner ses vêtements, et avec qui elle pouvait se montrer cent fois plus exigeante et plus difficile que ne le sont nos beautés modernes avec leurs couturières, ce qui n'est pas peu dire. Au reste, il y avait plus d'abondance que de variété, car le blanc était la seule couleur permise aux dames de distinction; porter une tunique de couleur eût été se confondre avec les femmes du peuple, ou d'une condition inférieure. Mais aussi que de recherche dans cette blanche tunique, à laquelle on donnait l'éclat de la neige, et que l'or, la pourpre, les perles, enrichissaient de mille façons! Voici de quoi se composait le vêtement d'une dame romaine : une tunique de dessous, qui répondait à notre chemise, et qui était d'une toile de coton très-fine, avec des manches qui ne couvraient qu'une partie du haut du bras; le sein était entouré d'une bandelette de pourpre très-étroite, qui tenait lieu aux femmes de l'antiquité de buscs et de corsets élastiques. Par-dessus se mettait la tunique; elle était en laine de Milet, tissée avec du coton d'une blancheur éblouissante. Les manches, qui ne couvraient que le haut du bras, étaient ouvertes sur le devant dans toute leur longueur, et rattachées par des agrafes d'or; à l'échancrure, au-dessus du sein, était une bordure de pourpre large de deux doigts; le bas, qui descendait jusque sur le pied, était orné d'une large bande de pourpre, sur laquelle on appliquait des lames d'or ou des fils de perle. Cette tunique était serrée par une bandelette blanche unie, et retombait avec ces mille plis gracieux qu'on retrouve dans les statues de l'antiquité. Reste le manteau, partie la plus délicate et la plus difficile de l'ajustement, car il fallait le draper d'une manière élégante. On n'employait pour l'attacher ni rubans, ni agrafes, ni épingles, cette invention barbare de nos temps modernes. Il fallait que, sans le secours de ces moyens, le manteau fût arrangé de manière que, passant sous le sein droit, il laissât libre et à découvert le bras droit, tandis que le bras gauche, qui était recouvert, tantôt en entier, quelquefois seulement jusqu'à la main par l'autre pan du manteau, devait le relever avec grâce. Les dames romaines cherchaient